

Très atteinte... De la stupeur, dit Fargeas... Elle ne prononce pas un mot... rien... Une mécanique!... Cruel à voir, ça, donc, tout à fait cruel!...

Il levait ses gros yeux inquiets sur Andras qui voulait paraître froid et dont la barbe blonde semblait agitée d'un mouvement nerveux involontaire.

—Impossible de la tirer de cet état-là, ajoutait Vogotzine... Le docteur y perd son latin, comme on dit... Il n'a d'espoir qu'en une... une expérience...

—Quelle expérience?

—Quand M. Fargeas veut-il?...

—Quand vous voudrez, dit Vogotzine. Le docteur est donc précisément à Vaugirard, maintenant, en visite chez son collègue et...

—Ne le faisons pas attendre!

Les gros yeux, striés de rouge, de Vogotzine, s'éclairèrent brusquement.

—Alors... vous consentez? Vous venez?...

Il cherchait une parole de remerciement, qu'Andras Zilah arrêta net.

—Je vais faire atteler, dit le prince.

—J'ai une voiture, fit joyeusement Vogotzine... Nous pouvons donc déjà partir sur-le-champ.

Zilah demeura presque silencieux durant le trajet, et Vogotzine, ses moustaches à la portière du coupé, regardait droit devant lui, sans dire un mot quand le prince ne parlait pas.

On s'arrêta, dans une rue de Vaugirard, devant le grand portail d'une maison haute, cons truction du XVIIIe siècle qui avait dû être un couvent autrefois; Le général, descendant lourdement du coupé, avait déjà sonné à la porte et s'effaçait pour laisser devant lui passer Zilah, très ému.

Cette émotion se tradissait, chez le prince, par une roideur d'attitude, une démarche lente, comme si chacun de ses mouvements lui eût coûté un effort. Il tordait machinalement sa barbe blonde, et, de son œil bleu, interrogeait le jardin qu'il traversait,—comme s'il devait, dès les premiers pas rencontrer Marsa,—avant d'arriver à un grand pavillon à toits d'ardoises aperçu au bout d'une allée de tilleuls.

Le docteur Fargeas parut tout à fait heureux de voir le prince. Il le remercia de son empressement. Un homme maigre, blond, d'une amabilité correcte, l'air pensif et profond avec des yeux superbes, accompagnait Fargeas. Le médecin le présenta au prince. C'était le docteur Sims.

M. Sims partageait l'avis de son collègue. Après avoir arraché la malade à sa demeure habituelle, l'avoir séparée de tout ce qui pouvait lui rappeler le passé, le médecin la croquait maintenant depuis assez longtemps isolée, soustraite à la vue des choses d'autrefois pour qu'en se retrouvant subitement devant une personne aussi chère que le prince Zilah, elle ressentit une émotion, une secousse qui la pouvait tirer de son état morbide.

Et Fargeas expliquait pourquoi il avait cru devoir transporter la malade de Maisons-Laffitte à Vaugirard. Le régime nouveau de la maison de santé devait seul donner un isolement salutaire, le moindre objet pouvant causer, là-bas, une crise. Le docteur remerciait le prince d'avoir approuvé cette détermination.

Zilah remarqua du reste que Fargeas ne donnait aucun nom, aucun titre à Marsa. Avec son coup d'œil et son tact habituels, le médecin avait deviné le drame de la séparation. Il n'appela point Marsa *la princesse*. Il lui donnait ce nom, plein de pitié : *malade*.

—Elle doit être au jardin, dit doucement M. Sims, quand Fargeas eut cessé de parler à Andras. Voulez-vous la voir?

—Oui, fit le prince dont la voix devint un peu voilée.

—Nous allons donc la regarder d'abord, puis, si vous le voulez bien, vous vous montrerez à elle, tout à coup. C'est une expérience que nous ten-

tons. Si elle ne vous reconnaît point, c'est que l'état de la malade est plus grave que je ne le pense. Si elle vous reconnaît, eh bien! j'espère que nous pourrons la tirer de là!—Venez!

Le docteur Sims s'inclinait pour passer le prince.

—Je vous accompagne, messieurs? demanda Vogotzine.

—Certainement, général, répondit Fargeas.

—C'est que... voilà!... les folles, moi, ça me cause un singulier effet... Je n'ai pas ces curiosités là, moi... Enfin! C'est ma nièce! Allons!

Et il donna un coup sec à sa redingote, comme il eût sanglé son ceinturon, avant un assaut.

Le docteur Sims fit descendre au docteur et aux deux hommes les marches d'un perron et elur montra un grand jardin, aux arbres vieux d'un siècle, à l'ombre desquels des promeneurs marchaient ou des gens lisaient ou causaient doucement sur des chaises.

Un bâtiment neuf apparaissait au loin, très grand, à un seul étage, avec un vague aspect de serre; c'était une succession de logements qu'habitaient les pensionnaires du docteur Sims, chacun d'eux poursuivant son rêve.

—Alors, demanda Zilah en montrant ces êtres paisibles qui suivaient les allées lentement ou gesticulaient en causant avec des politiciens qui refont la carte du monde—ce sont des fous?

—Oui, dit le docteur Sims, on ne le croirait pas. Vous pouvez leur parler, en passant. Tous ceux-là sont tranquilles.

—Nous traversons donc le jardin?

—Notre malade est là-bas, dans un autre jardin, derrière ce bâtiment.

Et en passant, Zilah regardait ces pauvres êtres, qui saluaient d'un geste ou d'un mot le docteur Sims et le professeur Fargeas. Il lui semblait qu'ils avaient l'air heureux de gens arrivés au but souhaité. Vogotzine, toussant un peu, se rapprochait du prince et se sentait mal à l'aise parmi ces déments. Le prince, au contraire, faisait un effort cérébral pour se persuader qu'il se trouvait réellement parmi les fous.

—Tenez, lui dit M. Sims en lui montrant un vieux monsieur, vêtu à la mode de 1840, pareil à lithographie démodée d'un lion du temps de Gavarni,—celui-là est depuis plus de trente-cinq ans dans l'établissement... Il n'a pas voulu modifier la coupe de ses vêtements de jadis... Il a son tailleur qui le costume comme il s'habillait autrefois... Et il est heureux... Il se croit Merlin... l'enchanteur Merlin... et il écoute Viviane qui lui donne des rendez-vous, sous les arbres!

Comme ils passaient devant le vieux, le col emprisonné dans une haute cravate, la lévite longue et serrée à la taille, les pantalons larges, avec un profil aigu de doctrinaire, le fou salua.

—Bonjour, monsieur Sims!... Bonjour, monsieur Fargeas!

Puis comme le directeur de l'établissement s'approchait pour lui parler, il mit un doigt sur sa bouche:

—Chut! dit-il... Elle est là... Ne dites rien—Elle s'en irait!

Et il montrait avec une sorte de vénération passionnée un orme où Viviane était enfermée et d'où, tout à l'heure, elle allait sortir.

—Pauvre diable! murmura Vogotzine.

Ce n'était point ce que pensait Zilah. Il se demandait si cette folie heureuse, qui durait depuis tant d'années, ces éternelles amours avec la fée Viviane, ces amours qui ne vieillissaient pas malgré les années et les rides, n'étaient point la forme idéale du bonheur pour l'être condamné à la terre. Il vivait en plein idéal, ce monomane de la poésie, rencontrant dans un asile de Vaugirard toutes les séductions, toutes les chimères heureuses de la lande bretonne aux fleurs d'or, aux bruyères roses, tout le charme enivrant de la forêt de Brocéliande.

—Il touche du doigt ce qu'un Shakespeare se contente de rêver. La folie, c'est peut-être tout simplement l'idéal réalisé!

—Oh! mais, fit le docteur Fargeas, le réel ne perd jamais ses droits. Pourquoi ce maniaque peut-il garder, à la fois, et les vêtements de sa jeunesse—qui l'empêchent de se sentir ou de se voir vieillir—et le rêve de sa vie, qui le console de la raison perdue? C'est qu'il est riche. Il peut, sur ses rentes, payer le tailleur qui l'habille, le pavillon qu'il habite à part dans l'établissement, les domestiques particuliers qui le servent... Supposez-le pauvre, il souffrira!

—Allons, dit Zilah. La question du pain se retrouve partout, même dans la folie.

—Et argent est peut-être le bonheur, puisqu'il permet d'en acheter.

—Oh! fit le prince, pour moi le bonheur, ce serait...

—Quoi?

—L'oubli!

Et il suivait des yeux, en s'éloignant, cet amoureux de Viviane qui maintenant collait son oreille au tronc de l'arbre et écoutait la voix de la fée qui ne parlait qu'à lui.

—Celui-là, dit tout à coup le docteur Sims en désignant un homme encore jeune qui venait à eux, est un écrivain de talent dont vous avez lu des romans sans doute et qui a perdu le sentiment de sa personnalité. Affamé de bruit autrefois, de tapage, d'articles de journaux, il en est maintenant las et repu. A force d'avoir écrit, délayé sa cervelle dans l'encre, il a pris en dégoût le papier imprimé: il n'ouvre ni un journal ni un livre. Il hume l'air, cueille des fleurs, regarde les trains passer (le chemin de fer longe le jardin, là), et il digère.

—Alors, très heureux? demanda Andras, avec l'anxiété de ceux qui souffrent.

—Très heureux.

—C'est que, lui, a oublié! dit le prince.

L'homme, très maigre et les traits fins, la barbe noire encore, venait sur eux et les saluait.

—Je ne vous dirai pas le nom qu'il porte, murmura Sims à l'oreille du prince, mais si vous le lui disiez, si vous le nommiez à lui-même, il vous répondrait: Ah! oui, je l'ai connu... C'était un homme de talent... Beaucoup de talent: „ Rien n'existe plus pour lui de ce qui fut sa vie d'autrefois;

Et Zilah se disait encore qu'elles ont du bon, ces catastrophes cérébrales où l'être tout entier sombre, avec le fardeau de ses peines, dans un trou profond et noir d'oubli.

L'écrivain—celui qui avait été un écrivain—s'était arrêté devant Fargeas et M. Sims.

—Le train de midi a eu un retard de trois minutes et demie, dit-il doucement. Je vous signale le fait, docteur. Avisez!... C'est grave, c'est très grave, car je règle d'habitude ma montre sur ce train-là!...

—J'avisera, dit M. Sims. A propos, voulez vous des livres?

Avec la même douceur, l'autre répondit:

—Pourquoi faire?...

—Pour lire.

—A quoi bon?

—Des journaux... Pour savoir...

—Pour savoir?... Ma foi non!... C'est si bon,

si bon, de ne rien savoir... rien... rien... rien... Est-ce que le *Journal officiel* annonce qu'il n'y a plus de guerres, plus de misère, plus d'assassinats, plus de maladies, plus de méchants, plus d'envieux?

Il parlait avec une volubilité extrême.

(A suivre.)